

COUSIN (Jules), Ingénieur des mines, Administrateur de U.M.H.K. (Comblain-au-pont, 12.1.1884 - Bruxelles, 12.11.1965). Fils de Joseph et de Grodos, Marguerite; époux de Blaise, Marguerite.

Issu d'une famille d'agriculteurs ardennais, qui comptait plusieurs ingénieurs, il était apparenté à la famille Jadot, dont plusieurs membres furent des ingénieurs de renom.

Son père était l'un des cinq membres et fondateurs de l'importante entreprise de travaux publics «Jean Cousin et Frères», très appréciée en Belgique et à l'étranger.

Ayant terminé ses études d'humanités, Jules Cousin, voulant suivre la tradition familiale, fréquenta d'abord l'Université de Liège, puis l'Université de Louvain, où l'un de ses oncles avait été professeur. Ayant conquis les diplômes d'ingénieur civil des mines (1909) et d'ingénieur-électricien (1910), il résolut de faire carrière au Katanga, où parmi de grandes difficultés, l'on commençait à exploiter les richesses minières.

Engagé par l'Union minière du Haut-Katanga (avec des appointements très modestes) comme stagiaire dans ses services d'Afrique, il s'embarqua le 16 janvier 1911 à Anvers pour Capetown en compagnie d'un autre ingénieur-stagiaire et de trois contremaîtres belges. Arrivés avec une semaine de retard à Elisabethville, où personne ne les attendait, ils furent reçus froidement par le directeur américain de l'usine, qui leur assigna une tente comme logement.

Les premières semaines furent pénibles pour le jeune homme à qui l'on ne confiait que des tâches ingrates.

Sur ses protestations, on le confia à un monteur liégeois qui travaillait à l'assemblage de charpentes métalliques. Au départ inopiné de ce monteur, Cousin fut chargé de continuer ce travail.

«Cette première promotion me fit plus de plaisir que celle d'adjoint au directeur général trois ans plus tard, dira-t-il».

Quand arrive le moment historique de la première coulée de cuivre, le 30 juin 1911, à l'usine de Lubumbashi, c'est Cousin qui règle et surveille le chargement du four.

En 1913, le directeur général belge fut remplacé par l'américain Horner qui, ayant pu apprécier les qualités de Cousin, obtint de Bruxelles l'autorisation de se l'adjoindre comme assistant. Cependant, l'intéressé allait partir en congé en avril 1914. A Liège, il épousa une jeune fille française, Marguerite Blaise, qu'il ramena au Katanga en juillet. Pendant trente ans, elle sera une épouse incomparable et assistera son mari avec dévouement et efficacité dans tous ses devoirs sociaux.

Jules Cousin s'intéresse à tout: mines, usines, personnel et particulièrement aux jeunes Belges encore peu nombreux à l'Union minière. En août 1914, la guerre vient compliquer les problèmes auxquels l'U.M.H.K. doit faire face (main-d'œuvre, fournitures, transports) cependant, le courage et l'ardeur au travail du personnel parviennent non sans peine à les résoudre. En février 1915, au départ en congé du directeur Horner, Cousin assume l'intérim jusqu'en septembre. Puis en juillet 1916, c'est l'intérim à la direction de la Compagnie des chemins de fer du Katanga. A l'expiration de son contrat en 1917, il part pour Londres, où la haute direction de la société avait délégué plusieurs de ses membres pour continuer à la diriger. Il est bientôt envoyé à New York afin de remplir auprès de l'ingénieur-conseil Wheeler, une mission d'études sur les procédés de traitement économiques et rentables des différents minerais du Katanga.

Rentré à Bruxelles à la fin des hostilités, il travaillera dans les bureaux de l'Union minière jusqu'à la fin de 1919, à la mise au point des travaux en perspective. Il revient au Katanga, pour reprendre l'intérim de la direction du C.F.K. jusqu'en décembre 1920. C'est alors qu'il est nommé directeur général de l'U.M.H.K. en Afrique et rassemble autour de lui plusieurs hommes actifs et capables, qui formeront ce

«l'Edgar Sengier appellera «l'équipe Cousin». Elle réussira à surmonter les difficultés traversées par la société et lui imprimera un élan qui ne se ralentira point.

Au Katanga, comme partout dans le monde, sévit en 1920 une grave crise économique. En raison de stocks de cuivre et de déchets, de nombreuses installations cuprifères doivent fermer leurs mines. Avec près de 19 000 tonnes l'U.M. est un des premiers producteurs de cuivre du monde.

Cependant, au cours de l'année, la production avait été notablement réduite. Une grève des chemins de fer rhodésiens avait privé l'usine de combustible. Une certaine agitation avait même régné parmi le personnel. Le Conseil d'administration envoya en Afrique Edgar Sengier, muni de pleins pouvoirs.

D'accord avec Jules Cousin, il conçut un plan audacieux, visant non à ralentir la marche en avant, mais à doubler la production et au surplus, à développer les installations, selon le programme étudié en Amérique, afin d'être prêt à produire plus à un prix de revient plus rentable, dès que les circonstances le permettraient.

En 1921, la production de métal rouge passe à 30 500 tonnes et fait de l'Union minière le premier producteur de cuivre du monde; en 1922, grâce à l'effort de tous et à la mise en marche du concentrateur de Panda-Likasi, on atteint 43 500 tonnes. Beaucoup d'autres extensions étaient prévues, afin de réaliser un programme, que d'aucuns jugeaient présomptueux, mais que Jules Cousin parviendra à mener à bien avec énergie et clairvoyance.

Ceux qui travaillèrent sous ses ordres n'oublieront pas ce chef à l'enthousiasme contagieux, au langage direct et à la volonté tenace. Profondément humain, il comprenait leurs problèmes et savait reconnaître les mérites, ce qui contribue à grouper autour de lui, au cours de sa longue carrière, de relève en relève, des hommes de valeur et de courage.

Pour envisager une augmentation progressive de la production de cuivre, il fallait trouver des sources d'énergie nouvelles. Dans ce but, l'on songea à asservir les rapides de la Lufira et du Lualaba. Ce fut l'ère des grands barrages, dénommés d'après les pionniers du Katanga: Bia, Francqui, Delcommune et Le Marinel. Une société fut créée pour leur exploitation, SOGEFOR. Pour alimenter en acide sulfurique la grande usine de lixiviation de Shituru, naquit SOGECHIM, et pour les besoins alimentaires d'une population indigène croissante, les Minoteries du Katanga. Enfin, pour une politique de logements, COFOKA. Cousin participa personnellement à la création de ces filiales et, au sein de leur Conseil d'administration, guida et contrôla leur développement. De même pour les Charbonnages de la Luena, sans compter d'autres sociétés, qui participèrent à l'essor économique du Katanga.

En 1923, Jules Cousin est rappelé à Bruxelles, où l'on étudiait la constitution de ces filiales. Nommé directeur de l'U.M.H.K. à Bruxelles, puis représentant du Conseil en Afrique, il passera pendant dix ans alternativement son temps au Katanga et en Belgique. En 1935, il est promu administrateur, et en 1947, administrateur délégué. Il terminera sa carrière comme administrateur résident en Afrique et président du Comité de direction à Elisabethville, puis devient président honoraire en 1962.

Si toute la vie professionnelle de Jules Cousin fut axée sur le développement de l'industrie du cuivre au Katanga, les questions humanitaires et sociales l'intéressaient particulièrement. La nécessité d'assurer à la société une main-d'œuvre nombreuse et vigoureuse avait toujours préoccupé les dirigeants de l'Union minière. Jusqu'en 1926, les méthodes de recrutement n'étaient pas satisfaisantes. Il était nécessaire de créer des conditions propres à retenir les travailleurs autochtones, recrutés dans des régions lointaines, sur les lieux de leurs activités, et afin de leur procurer une vie familiale plus normale, aménager des cités, des écoles et des institutions hospitalières. Aussi bien que les problèmes techniques, les questions sociales faisaient l'objet de discussions et de décisions entre les

ingénieurs et les médecins de l'équipe Cousin.

Son chef, soucieux de la promotion indigène, se préoccupa non seulement de former des techniciens et des moniteurs noirs, mais il créa un Centre d'études pour les problèmes sociaux indigènes, le CEPSEI. Y collaborèrent Lovania, bulletin de l'Association des anciens étudiants de l'Université de Louvain et l'Office central du Travail au Katanga. Orientant les travaux du CEPSEI, Cousin lui procura de substantiels moyens d'action.

En 1955, sur sa proposition, fut créé un Fonds d'aide aux populations rurales du Katanga, dont le CEPSEI fut chargé d'établir le programme de l'action médicale, économique et sociale. Grâce à ce fonds, furent érigés de nombreux dispensaires dans les milieux ruraux, ainsi que des routes pour y accéder.

L'Université de Liège apporta aussi son concours à l'établissement d'un programme économique des régions rurales et envoya une mission scientifique pour élaborer un programme FULREAC, en collaboration avec le CEPSEI créa un centre pilote de culture et d'élevage.

En signe tangible de la collaboration d'Edgar Sengier avec Jules Cousin, le 13 mai 1952 fut inauguré à Panda le Musée Sengier-Cousin, où de magnifiques collections merveilleusement mises en valeur exposent des échantillons de tous les minerais découverts au Katanga.

Questions sociales, progression et évolution harmonieuse des travailleurs autochtones, bien-être du personnel européen furent toujours à l'avant-plan de l'impulsion énergique que ces deux hommes d'élite imprimèrent à l'U.M.H.K., tant dans le domaine moral que dans le domaine matériel.

Une des plus belles réalisations de Jules Cousin fut l'Institut Ste-Marguerite qu'il fonda en souvenir de sa femme, décédée le 27 octobre 1944, après trente ans d'une union heureuse. Elle avait inlassablement secondé son époux dans tous ses grands desseins sociaux. La promotion de la femme indigène avait été l'objet constant de leurs préoccupations. En 1948, Jules Cousin conçut le projet de créer à ses frais un institut pour jeunes filles indigènes, afin de préparer des foyers chrétiens dotés d'une solide éducation. Le 1^{er} octobre 1950 à Luishia, dans les bâtiments d'une mine désaffectée, s'ouvrit la première année scolaire avec 57 élèves, sous l'égide de religieuses ursulines recrutées en Belgique. Bientôt, ces locaux se révélèrent insuffisants devant l'afflux des pensionnaires.

Cousin fit alors édifier non loin de là plusieurs vastes bâtiments dont l'architecture rappelait les demeures ardennaises, entourées de jardins et de bouquets d'arbres. Le nombre des élèves s'éleva rapidement à 390.

Le programme de l'enseignement après le cycle primaire comprend la pratique de travaux ménagers, mais n'exclut pas celle des sports et des arts féminins. Depuis, les enfants des premières pensionnaires y assurent la relève et des novices congolaises commencent à remplacer les religieuses européennes.

«S'il a consacré son énergie et son intelligence aux réalisations minières des grands centres, c'est à Luishia qu'il a donné son cœur, lit-on dans l'allocution prononcée par une des élèves de Ste-Marguerite, après la mort du bienfaiteur, en ajoutant: «cette fondation résulte d'une double pensée: matérialiser la mémoire de son épouse et donner à la jeunesse féminine du Congo la possibilité d'acquiescer une formation solide».

Afin d'assurer la pérennité de cette œuvre, Jules Cousin constitua en 1962 la Fondation Ste-Marguerite, dans le but d'apporter une aide morale, technique et financière à toutes les œuvres sociales, n'importe où, mais particulièrement au Katanga.

Au cours de ses trois années d'existence, cette Fondation distribuera près de 2 000 000 de francs belges en subsides, non seulement à l'Institut Ste-Marguerite, mais à de nombreuses œuvres en Belgique et à l'étranger. Là ne se bornait pas la générosité de Jules Cousin. Combien de dons s'effectuaient dans l'anonymat. «Pour vivre heureux, vivons cachés», disait-il.

Il faut évoquer les liens de profonde amitié entre Jules Cousin et le regretté Mgr de

Hemptinne, premier moine bénédictin arrivé à Elisabethville en 1910 et devenu vicaire apostolique du Katanga, région qui lui doit une grande part de son développement spirituel et intellectuel. Amis de toujours, malgré leurs fortes personnalités, ces deux hommes d'action ne se sont jamais heurtés, bien que fatalement une certaine divergence de vues ait pu se faire jour. Au cours du demi-siècle de leur existence dans cette région d'Afrique, régna entre eux une compréhension mutuelle quasi totale. Ils se consultaient souvent et prenaient des décisions communes, dans les domaines sociaux.

Le grand prélat mourut avant les tristes événements qui allaient secouer si durement l'ancienne colonie belge et particulièrement sa chère province du Katanga.

Lors d'une assemblée de l'Union des ingénieurs de l'Université de Louvain, le président rappela que Jules Cousin fonda les Prêts d'Etudes de l'U.I.Lv. qui pourraient pendant 25 ans assurer un revenu annuel de 100 000 francs, grâce au capital procuré par ce généreux fondateur, à l'Université Lovanium du Congo.

Au delà de sa mort, il prétendit assurer la survivance de cette œuvre en faveur des étudiants nécessiteux. Jamais cependant, il n'accepta que cette institution portât son nom.

Jules Cousin se trouva au milieu de la tourmente qui déferla sur le Katanga en 1961. Lui, qui comptait y finir ses jours et reposer aux côtés de sa femme bien-aimée, ne pouvait se résoudre au départ. Il fallut la tragédie qui lui enleva un ami et proche collaborateur pour que, sur l'instance de son entourage, il se résignât à quitter Elisabethville. Il y avait vécu cinquante années, vouées au développement non seulement de la société qu'il dirigea, mais à celui de la civilisation, auquel il consacra toutes les ressources de son intelligence, de son énergie et de son cœur.

Distinctions honorifiques: Grand Officier de l'Ordre royal du Lion; commandeur de l'Ordre de la Couronne; officier de l'Ordre de Léopold; chevalier de l'Etoile africain; Freedom Medal (la plus haute distinction qu'un civil puisse recevoir des Etats-Unis) Il la renvoya après les événements de décembre 1961; O.B.E. (Officier de l'Ordre du British Empire); commandeur de l'Ordre du Phénix (Grèce); commandeur avec plaque de l'Ordre de St-Sylvestre; commandeur de l'Ordre de la Couronne de Chêne (Grand-Duché de Luxembourg); commandeur de l'Ordre militaire du Christ de Portugal.

25 février 1966.
Emmanuel Roger.